

lonne jusqu'à Guadalajara, laquelle, dès le lendemain, opéra sa jonction avec une autre colonne qui opérait dans la province de Valence sous les ordres du brigadier Calleja; ces forces auraient pu arriver à temps pour sauver Cuença, mais un conflit s'éleva entre les deux brigadiers pour savoir qui commanderait en chef. On télégraphia à Madrid. Le gouvernement envoya le général Soria-Santa-Cruz, qui malheureusement manque d'entrain et d'activité. Aussi, quand celui-ci manda aux ministres qu'il allait enfin tomber sur les carlistes, depuis plus de trente-six heures déjà le drame de Cuença était terminé.

DICK.

SCÈNES ET FANTAISIES DU JOUR

LE RÊVE DU NUMÉRO 11

ONÉSIME Pontbichet venait d'entrer en loge. Onésime Pontbichet occupait le n° 11 dans les cellules que l'Institut a l'obligeance de mettre à la disposition des aspirants aux prix de Rome.

Lui, sa partie, c'était la musique. Par combien d'épreuves ne lui avait-il pas fallu passer déjà pour en arriver à être enfermé en tête-à-tête avec la cantate sur laquelle il devait broder les arabesques de son inspiration lyrique! On l'avait truffé de doubles-croches, de contre-point, de fugues. On l'avait empiffré de tout ce qui peut s'apprendre, en laissant, bien entendu, de côté la question de génie, toujours réservée pour cause.

Il avait fallu piocher dès cinq heures du matin. En outre, les économies de papa et maman Pontbichet, de bien braves gens, y avaient passé tout entières.

Enfin Onésime avait été admis, après concours préalable, à disputer la palme académique.

Admis! ô ravissement! Papa et maman Pontbichet avaient pleuré de joie, Onésime aussi. Le professeur d'Onésime avait lui-même donné quelques signes d'humidité.

C'est dans ces conditions que le jeune concurrent (vingt-cinq ans et demi) était entré dans la cellule n° 11.

**

Il faisait ce jour-là une chaleur tropicale, de plus on avait voulu fêter la première journée de recueillement par un déjeuner un peu exceptionnel.

Tant et si bien qu'une fois qu'Onésime fut en face de son papier blanc coupé de distance par les cinq raies de la portée musicale, il se sentit soudain envahi par une torpeur involontaire. Il appuya la tête sur sa main, essaya un moment de lutter, puis ferma définitivement les yeux.

Il dormait. Mais était-ce l'effet de la chaleur ou du déjeuner, son sommeil ne tarda pas à être visité par un cauchemar. Et voici ce qu'il vit :

**

Le concours était achevé. Après avoir longtemps torturé son ceryeau pour en faire jaillir la mélodie rebelle, il avait, *in extremis*, été emporté par une inspiration soudaine.

L'aréopage se rassemblait. Trois chanteurs venaient successivement interpréter les cantates. Les juges écoutaient, froids et somnolents.

Arrivait le tour d'Onésime. Dès le premier morceau, contrairement à tous les usages, un des juges se mettait à applaudir, les autres ne tardaient pas à l'imiter. C'était une ovation sur toute la ligne; ses émules eux-mêmes acclamaient Onésime, à qui le prix de Rome était décerné d'enthousiasme.

Papa et maman Pontbichet repleuraient, Onésime aussi. Son professeur lui prédisait des destinées sublimes. Les journaux se répandaient en longs articles qui commençaient unanimement par ces mots :

« Un maître nous est né. »

Deux feuilles illustrées publiaient le portrait d'Onésime. Un autre recueil lui demandait un autographe.

Enfin, comble de la popularité, nos reporters venaient chez lui et s'informaient minutieusement de ses habitudes, des plats qu'il préférait, de la couleur de panta-

lon qu'il affectionnait le plus, de la façon dont il se coiffait la nuit pour dormir, etc., etc.

Le tout devait être reproduit dans un article à sensation sur l'étoile du jour.

**

C'était le premier tableau.

Le rêve d'Onésime ne tarda point à passer au second.

Il revenait de Rome. De là-bas, il avait envoyé quelques compositions assez froidement reçues; mais peu lui importait.

Ne savait-il pas que les absents ont toujours tort? Il lui suffirait de se montrer pour reconquérir le terrain perdu en apparence.

Il revenait donc allègre et plein d'espoir.

Papa et maman Pontbichet l'attendaient à la gare.

— Le voilà donc!... Je crois qu'il est encore grand!...

Tu vas te signaler maintenant... Ça ne sera pas difficile, car ils n'ont rien, ni à l'Opéra, ni à l'Opéra-Comique; mais là, absolument rien. Y verront ce que c'est que de la musique!

— Oui, maman, je rapporte trois partitions complètes.

— Trois partitions, pauvre chéri!... Ce n'est pas leur M. Gounod, qui met huit ou dix ans à pondre un œuf... donc...

— Papa, Gounod ne manque pas de talent.

— Oui, c'est cela, sois modeste; mais je sais à quoi m'en tenir... As-tu demandé un rendez-vous à Halanzier et à Dulocle?

— Mais, maman, je n'ai pas encore eu le temps de...

— Ça ne fait rien, du reste; un gaillard comme toi n'a pas besoin de prévenir; les portes s'ouvrent toutes grandes quand tu parais.

**

Onésime se présentait, en effet, le lendemain, à la direction de l'Opéra.

— Monsieur le directeur?

— Il n'est pas visible.

— Faites-lui passer ma carte.

Le garçon revenait au bout de trois minutes :

— Monsieur a dit qu'il ne vous connaissait pas.

— Hein?... Attendez.

Et il écrivait au crayon, sur sa carte : *grand prix de Rome*.

Le garçon revenait de nouveau :

— M. le directeur va s'absenter pendant un mois. Si, au retour, monsieur veut lui écrire...

Puis, à mi-voix et comme en confidence :

— Vous savez, vous êtes le trente-neuvième prix de Rome qui se présente depuis cette semaine.

**

Le rêve d'Onésime continuait toujours; cinq années s'étaient passées.

Il se voyait amaigri, râpé, désillusionné.

Après avoir fait, de sa demeure aux divers théâtres lyriques, environ cinq mille kilomètres, il n'avait pas encore pu parvenir à obtenir une audience.

Soudain il apprenait qu'on allait fonder un *théâtre de la jeunesse*, pour produire les musiciens inédits. Il y volait; cette fois, on l'introduisait sans difficulté.

— Monsieur, lui disait le directeur, mon but est d'encourager les débutants; seulement, vous comprenez, je joue mon jeu; il faut qu'on m'aide. Je monterai votre opéra-comique, mais à condition que vous concourez aux frais pour cinq mille francs.

Les cinq mille francs étaient fournis par maman et papa Pontbichet. Onésime recevait son premier billet de répétition.

Il touchait donc au but.

Le lendemain, un vrai orchestre allait exécuter sa musique.

Le lendemain, en arrivant au théâtre, il apprenait que le directeur avait fait faillite et avait gagné la Belgique.

**

Le rêve d'Onésime continuait toujours. Cinq autres années s'étaient écoulées.

Papa et maman étaient morts de chagrin.

Il donnait, pour vivre, des leçons de solfège à deux francs le cachet.

Il avait un élève.

Un jour il arrivait en retard. Son élève lui disait :

— C'est peut-être parce que vous avez eu jadis un prix de Rome que vous vous dispensez d'être exact. Je prendrai un autre professeur moins prétentieux que vous. Avec cela que les prix de Rome cela sert à quelque chose!

**

Le rêve d'Onésime continuait toujours. Il se voyait réduit à tenir la grosse caisse au théâtre des Bataillons. Dix francs par mois.

Mais comme ses malheurs lui donnaient des distractions, un soir, dans un mouvement de rage, il faisait retentir un coup de grosse caisse au milieu de la tirade du jeune premier.

On le flanquait à la porte. Il était minuit. Il descendait, sombre, jusqu'à la rivière. Il s'arrêtait sur le Pont-Royal.

Il jetait un regard ironique sur le dôme de l'Institut, témoin de ses premiers exploits, enjambait le parapet, tombait dans l'eau, étouffait, se démenait, criait au secours.

**

— Ah çà! cré coquin! quelle vie faites-vous donc dans votre cellule? Vous avez tout jeté par terre!

C'était la voix d'un des gardiens de l'Institut chargés de surveiller les élèves en loge.

Onésime se réveilla en sursaut.

— Ce que j'ai? J'ai que je ne veux pas rester une minute de plus ici.

— Vous savez que si vous sortez vous êtes hors concours.

— Je l'espère bien, bonsoir et au plaisir de ne vous revoir jamais.

Le lendemain matin, Onésime Pontbichet entrait en qualité de commis au Bon-Marché, rayon de la bonneterie.

Ah! si les futurs prix de Rome pouvaient rêver d'avance, quelle chance pour eux!

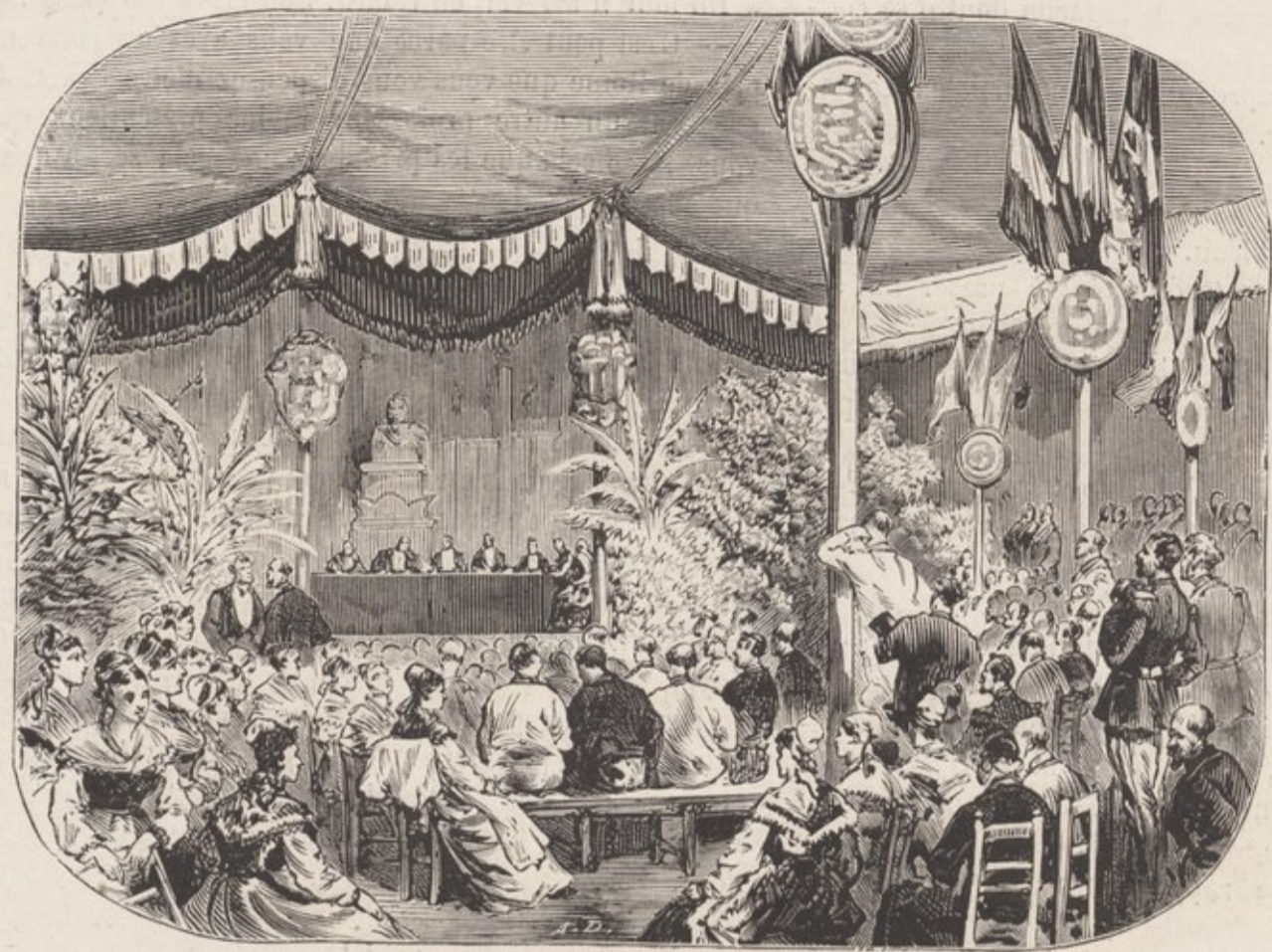
Et pour nous!!

PIERRE VÉRON.

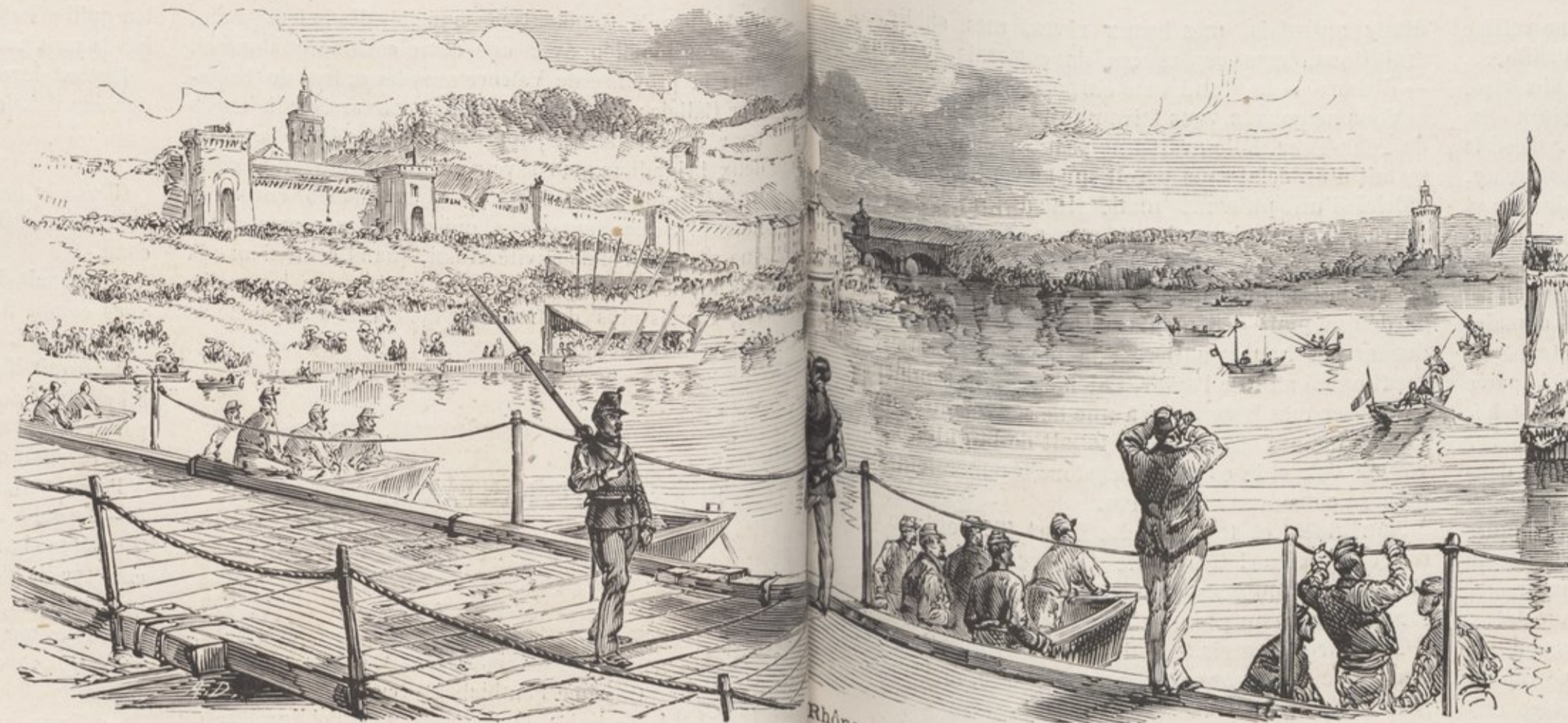
COURRIER DU PALAIS

JE ne vous ai pas parlé d'un grand procès, ou plutôt de dix grands procès réunis en un seul, qui s'est plaidé devant la 1^{re} chambre de la Cour d'appel de Paris, et qui n'a pas occupé moins de huit audiences; je ne vous en ai rien dit encore, parce que la question qui s'agitait n'était, en réalité, qu'une question de compétence; il s'agit de réclamations d'indemnités faites par des propriétaires d'immeubles existant avant la guerre dans la zone des fortifications de Paris, et que le génie militaire a dû démolir précipitamment lorsqu'il fut certain que les Prussiens marchaient sur la capitale. La question est plus simple en apparence qu'en réalité; car la cause peut être du ressort de la juridiction civile si ces démolitions ont constitué des mesures purement préventives, et de la juridiction administrative si elles constituent un fait de guerre. Quel jour ont commencé pour Paris les faits de guerre? enfin quel est le caractère du fait qui doit être considéré comme un cas de force majeure? Vous voyez que, malgré son immense intérêt pour les plaideurs et pour l'État, car les dommages sont évalués à des sommes considérables, cette discussion est un peu trop ardue pour nous; je me borne donc à vous dire que la cour a déclaré l'incompétence des tribunaux civils.

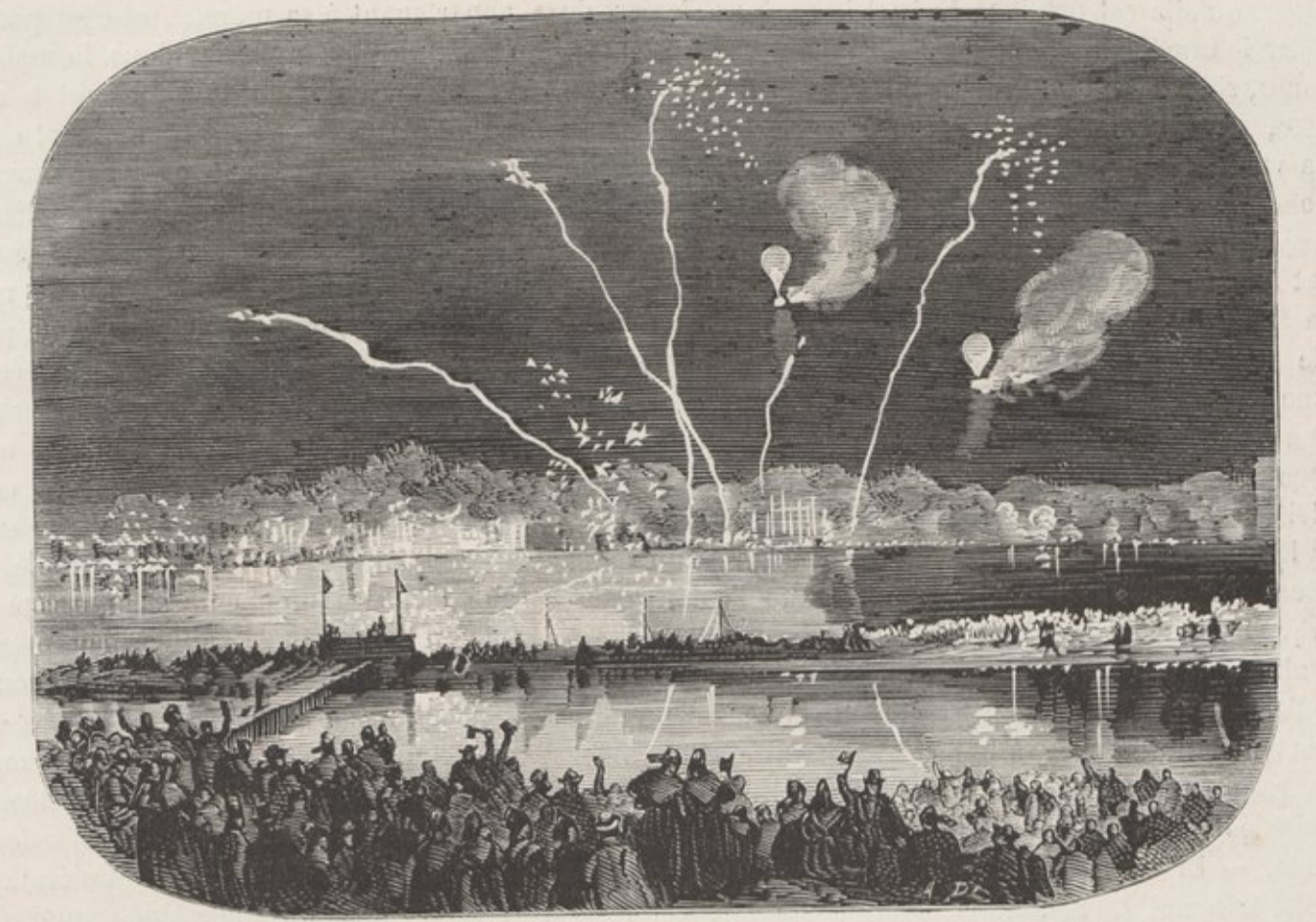
Puisque nous en sommes aux questions de droit, il faut que j'en profite pour transmettre à tous les marchands de meubles, de linge, d'habits d'occasion, enfin à la nombreuse tribu du *bric-à-brac* qui achète dans les ventes, un avertissement salutaire. On sait que dans les ventes publiques, à l'hôtel des Ventes comme ailleurs, il est bien difficile à un simple mortel, qui n'est pas du *bric-à-brac*, d'approcher du bureau, de voir l'objet mis en vente et surtout de l'acheter s'il lui convient. Il y a toujours là, comme par hasard, une foulé d'épaules, de têtes, de bras qui forment au profane une barrière infranchissable; c'est une résistance d'autant plus invin-



La distribution des prix du concours de poésie sur la place du Palais des Papes.



Les jours Rhône.



Le feu d'artifice à l'île Barthelasse, vu de la porte de l'Oulle.



Les tambourinaires.



Le triomphe de Pétrarque, grande cavalcade équestre passant sur la place de l'Hôtel-de-Ville.



Danseuses provençales.



Course de taureaux à l'île Barthelasse.



La farandole provençale.

cible qu'elle est passive. Mais si le profane s'avise de couvrir une enchère, il voit l'objet monter, monter toujours, si bien qu'il lui faut abandonner la lutte; s'il s'entête, c'est bien différent, il payera l'objet le double de sa valeur; tel sera le prix de sa victoire, car, dans ces conditions, la victoire lui restera. Il est à peu près inutile aujourd'hui de dire que cet effet a une cause, car elle est à peu près connue de tout le monde, c'est la ligue, la franc-maçonnerie des marchands d'occasion. Il est de principe qu'un bourgeois ne doit pas acheter dans une vente, ou, s'il achète, il faut qu'il soit étrillé de façon à ce que l'envie ne lui prenne plus d'y revenir. Quand il y a perte sur l'objet que l'on a fait monter au delà de la valeur, cette perte est supportée en commun.

Eh bien, voilà précisément ce qui, d'après un arrêt récent de la cour de cassation, constitue le délit d'entrave apportée à la liberté des enchères, délit qui entraîne une condamnation correctionnelle à l'amende et à l'emprisonnement. Il ne reste plus qu'à surprendre l'entente frauduleuse, à la prouver et faire condamner les coupables; je sais bien que c'est difficile, surtout pour les abus enracinés; mais enfin ce n'est pas impossible. — Et vous verrez que cela arrivera quelque jour.

Le tribunal de commerce avait à statuer, cette semaine, sur une difficulté bien délicate. Il y a dans Paris plusieurs agences de renseignements destinés aux négociants; celui qui est abonné va s'informer de la situation de telle ou telle maison avec laquelle il est ou va entrer en relations d'affaires, et il reçoit une fiche manuscrite qui l'éclaire sur sa solvabilité. C'est peut-être fort utile; mais, je le répéterai à satiété, c'est bien délicat. Je ne puis pas me figurer que le texte et l'esprit de nos lois permettent de révéler ces renseignements, — même les plus véridiques, — sur la situation d'un commerçant. Mais l'agence dont il s'agit, et que je ne nomme pas pour n'être pas obligé de nommer le négociant, cette agence fait mieux encore: elle adresse à ses abonnés la liste des commerçants douteux. Or, il est arrivé à un négociant de Paris de savoir comment le crédit de sa maison était apprécié par l'agence; il va tout simplement demander des renseignements sur son propre compte, et la fiche manuscrite lui apprend que sa solvabilité était médiocre, et son nom était porté sur la liste des commerçants douteux. Il a demandé à l'agence 25,000 francs de dommages-intérêts et l'insertion du jugement dans quatre journaux.

Non, je ne pense pas que, pour sauvegarder les intérêts du commerce, on puisse avoir recours à une pareille combinaison qui offre mille dangers; les renseignements qu'un négociant demande à un correspondant, soit! ils se transmettent de bouche à oreille, ou du moins ils sont contenus dans une correspondance qui ne voit pas le jour; mais une agence, mais des renseignements recueillis à l'avance, centralisés, une sorte de casier commercial et qui n'a rien de secret, qui est ouvert à tous ceux qui s'abonnent et qui, même, est publié sous forme de liste, — comme un journal! — Mais encore jusqu'ici j'ai admis la bonne foi de l'agence et l'exactitude de ses informations; est-ce qu'il n'est pas possible, probable que l'on se trompera quelque jour? Ah! je n'en veux pour preuve que ce qui s'est produit dans cette procédure: l'agence appelait en garantie deux personnages qui, eux-mêmes, mettaient en cause deux autres personnages de qui ils tenaient les renseignements qu'ils avaient fournis à l'agence. Est-ce que, dans cette succession de personnes qui se transmettent une information, il ne peut pas se rencontrer un étourdi qui se trompe, un homme incapable qui comprend mal, un concurrent, un jaloux, un malhonnête homme qui veuille se venger?

Le tribunal a déclaré le négociant mal fondé dans sa demande, n'étant pas établi qu'il ait éprouvé un préjudice! — Je ne sais pas encore ce qu'en pensera la cour d'appel; mais je me promets bien de vous le faire savoir.

En vain je cherche mon butin à droite et à gauche, dans les petites causes; il faut bien que j'en arrive à la grosse affaire jugée par la cour d'assises de Lot-et-Garonne. J'aurais bien voulu n'avoir plus de place pour être dispensé de vous la raconter aujourd'hui, — quitte à vous dire la semaine prochaine que l'affaire était déjà trop vieille. Il s'agit du scélérat le plus odieux que l'on puisse imaginer. Ah! comme paysan cupide, avare, il faut convenir que c'est là un des types les mieux réussis.

Jérôme Cassany est un homme de cinquante ans, un cultivateur, vivant du produit d'une petite propriété

appartenant à sa mère..., et c'est pourquoi une voisine entendait Cassany crier dans la maison: « Vieille..., tu n'as rien ici à toi; tout est à moi; ne dis rien, parce que je te couperais en deux! » Mais où était-elle, cette pauvre femme? on ne la voyait plus. C'est le maire de la commune qui vient le demander à Cassany, et celui-ci, qui était en train de faire sa cuisine, ne se dérange pas, seulement il étend la main vers la porte d'une étable, porte assez mal jointe pour que le froid y pénètre, mais assez solidement fermée pour que l'on ne puisse y entrer ni en sortir sans permission. Le maire demande la clef; Cassany paraît un peu étonné, il hésite, il se fait un peu prier, et enfin il cède parce qu'il finit par comprendre que l'on entrera malgré lui. L'étable n'est même pas une étable, c'est un bûcher sans air, c'est un chenil, et là, à côté des fagots, dans une caisse pleine de paille à peu près pourrie, est couchée la mère de Cassany, à peine couverte de quelques loques sordides, d'une maigreur excessive et rongée par la vermine. Dans cette caisse, la malheureuse mère, âgée de soixante-dix ans, n'est restée que huit mois!... Hélas! on a vu des séquestrations de cette sorte durer des années. Elle était glacée de crainte, elle ne voulait répondre aux questions que quand elle était bien certaine que son fils n'était pas là; elle avait eu faim, elle avait manqué de pain. Elle comprenait que son fils avait voulu la faire passer pour folle, afin de jouir de son petit bien et d'obtenir son placement dans un hospice.

Quand on emporta sa mère à l'hospice, ce pieux fils serra sous clef ses vêtements et ne donna, pour la couvrir, que quelques haillons.

Enfin, vous allez voir s'il est complet, cet avare de village; il a été marié, et sa femme a dû quitter le domicile conjugal après un an de mariage, parce que son mari lui refusait du pain.

Ce misérable a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Que devient ce trésor de gros sous qu'il a caché dans quelque coin peut-être? — Le châtement, le voilà!

PETIT-JEAN.

LE GRAND VASE CHINOIS

Il y avait dans le salon de mon père un grand vase chinois, très-grand, avec un gros ventre couvert de dessins extraordinaires. Son cou long montait haut et allait s'élargissant.

Mes bras d'enfant n'en pouvaient embrasser la moitié.

Des heures entières j'ai passé à regarder les mandarins, si majestueux dans leurs robes éclatantes, à admirer leurs femmes gracieuses et minaudières, qui se plient comme des fleurs sous les baisers d'une brise amoureuse. Rien n'égalait mon respect pour les soldats à l'air féroce, armés de leurs effrayantes halberdes dorées.

Les fleurs fantastiques m'envoyaient leur étrange parfum, qui montait réellement à ma petite cervelle, l'exaltait et la promenait follement par ce beau pays des rêves que l'enfance habite naïve et pleine d'une foi si gentiment passionnée.

Comme j'avais peur alors des horribles dragons à la longue, interminable queue! Et qu'il me fallait de raisonnements, d'efforts et de vrai courage pour me décider à agacer de mes doigts indiscrets, leurs dents jaunes et pointues.

On voyait sur une terrasse en bambous d'architecture fantaisiste et peu rassurante, deux bébés chinois très-bien portants. Ils ont été pour moi de bons amis, patients, complaisants, attentifs, écoutant, impassibles mais sympathiques, et sans aucune marque d'ennui, les longues histoires, qu'accroupi près du grand vase, je leur contais longuement et tout bas.

Peu de camarades m'ont laissé un meilleur souvenir.

Mais je vais vous parler, et plein d'une émotion poignante, de la chérie de mes premières années, de Tcha-Tcha, mon amie, ma favorite, ma confidente, la gardienne fidèle de mes secrets que jamais elle ne trahira.

Ah! si elle répétait aujourd'hui ce que je lui

disais autrefois, mes beaux rêves, mes sublimes ambitions, mes espérances, je casserais, je crois — d'abord — le grand vase chinois.

Vous ne pouvez vous faire une idée de la beauté de Tcha-Tcha. Elle avait une peau blanche qui ressortait d'un éclat sans pareil sur le ventre rouge et officiel d'un puissant mandarin à grande barbe noire. Tcha-Tcha n'était pas coquette. Jamais elle ne regardait le mandarin; il avait pourtant l'air très-riche! Depuis qu'elle me connaît elle n'a regardé que moi, — j'en suis sûr. Je l'ai bien guettée durant des heures entières; je me suis traitreusement caché afin de l'épier, j'ai même fait semblant d'adresser mes hommages à une de ses voisines, une grande maigre effrontée qui jouait de la guitare. Je voulais voir si la colère et la jalousie pourraient altérer sa constance et sa vertu.

Non! fidèle et tendre Tcha-Tcha! Toi seule tu es restée la même! Toi seule n'as pas changé pour moi! Tu es toujours là, prête à m'écouter. Tu me souris comme au premier jour!

Tu es froide, mais tu es bonne. Ton affection est semblable au marbre de Carrare: glacée, mais éternelle!

Du fond de mon cœur, je te remercie et te bénis, Tcha-Tcha! Si tu ne t'attends pas au récit de mes douleurs et si aucune larme ne mouille la porcelaine de tes joues lorsque je te dis mes misères et mes désespoirs, en revanche, jamais tu ne m'as grondé, jamais tu ne m'as reproché mes infidélités, ma fuite, mon oubli, mes folies!

Tcha-Tcha portait une robe bleue sur un dessous jaune; elle avait au cou un collier d'or et sur la tête une coiffure haute de forme, une sorte de diadème. Elle était assise sur un fauteuil prodigieux, à grandes roues. D'une main elle tenait son éventail et de l'autre elle soutenait gracieusement sa tête. Sa bouche était toute petite; ses yeux longs, en amande, avaient des paupières paresseuses qui laissaient filtrer un regard caressant que je connais bien, mais que je ne veux pas traduire pour vous!

J'aimais Tcha-Tcha. Je n'avais confié mon amour à personne. Mon père et ma mère ne l'ont jamais su. Je soupçonne ma sœur cadette d'avoir deviné une partie de mon secret, mais je crois qu'elle n'a pas pu parvenir à savoir laquelle des belles dames du grand vase chinois m'avait bien voulu distinguer.

Il n'est pas un événement de mon enfance que je n'aie raconté à Tcha-Tcha. Je l'ai consultée toutes les fois que je trouvais quelque difficulté sur mon petit chemin, et toujours elle prenait mon parti. Je me rappelle combien elle s'indignait avec moi contre la brutalité de mon grand frère qui me maltraitait d'habitude. Elle faisait plus encore: Un soir qu'il jouait dans le salon, mon frère tomba au pied du grand vase et se releva, hurlant, avec une bosse énorme au front. On crut qu'il s'était cogné la tête contre le vase. Je ne dis rien, mais j'avais parfaitement vu qu'on se trompait. Je compris tout de suite que Tcha-Tcha avait voulu punir mon frère aîné, et je remarquai, le lendemain, que son éventail était un peu abîmé. Elle avait, — voyez-vous, — donné à Georges un grand coup d'éventail sur le front, et c'était bien fait, n'est-ce pas? Georges m'avait donné, lui, deux coups de poings, le matin, et Tcha-Tcha le savait par moi!

Au sentiment très-tendre que m'inspirait mon amie se joignait une ardente curiosité.

Le col du vase, couvert de fleurs et de grandes lianes au milieu desquelles voltigeaient des oiseaux aux couleurs inouïes, était trop élevé pour que je pusse l'atteindre. A peine, montant sur une chaise, m'était-il donné de voir d'un peu près ce monde merveilleux où s'épanouissait la plus incroyable végétation exotique.

Puis, qu'y avait-il dans les flancs de ce grand vase? Quels effrayants mystères renfermaient-ils? Il devait s'y agiter des monstres fantastiques; les dragons s'y promenaient certainement en agitant leurs queues difformes! J'aurais sacrifié tous les jouets de mon frère Georges pour pouvoir plonger mes regards dans cet inconnu. Je brûlais de voler à la découverte de ce pays enchanté.

Un jour, me voyant seul, par hasard, je poussai une chaise tout contre mon grand vase; je grimpe sur la chaise, me dresse sur la pointe des pieds, et,

saissant les bords du vase, je m'y cramponne et essaye de m'élever, à la force de mes petits poignets, jusqu'à l'orifice du gouffre.

Je fus brusquement interrompu dans mon escalade par ma vieille bonne Annette, qui, d'un bras vigoureux, me rapporta sur le tapis.

— Vous voulez donc vous tuer, petit malheureux!

Je lui affirmai que non.

— Mais si le vase était tombé sur vous?

Je rougis à la pensée de la situation compromettante où se serait trouvée Tcha-Tcha, et voulant nous laver de tout soupçon :

— Oh! Annette! m'écriai-je.

— Certainement, monsieur, c'était possible! Et savez-vous que le vase aurait pu vous casser très-bien un bras ou une jambe.

Je souris, car je connaissais assez Tcha-Tcha pour savoir, au contraire, qu'elle ne m'aurait pas fait de mal.

— Ah! vous riez! Eh bien, je le dirai à madame, et elle vous défendra d'approcher du vase!

J'éclatai en sanglots. Songez donc! on allait me séparer de Tcha-Tcha!

— Pardon! m'écriai-je tout en larmes, pardon, Annette! Je ne ris pas, — tu vois, — puisque je pleure! Je ne le ferai plus, je promets! je voulais seulement regarder ce qu'il y a dans le grand vase!

— Allons, c'est bien, dit Annette attendrie. Ne pleurez plus; je ne me plaindrai pas à madame.

Mais ne recommencez jamais! D'abord, il n'y a rien de joli dans ce vase : c'est très-laid, et vous n'y verriez que de vilaines choses.

Quinze ans ont passé. La folie et les passions m'ont entraîné loin de la maison paternelle. J'ai couru le monde, j'ai aimé, j'ai souffert, et un beau jour, bien las, l'enfant prodigue est revenu frapper à la porte. Il était pauvre et très-triste.

On lui a ouvert et il est entré la tête basse. Sa mère hésitait à embrasser son front vieilli par de folles amours. Sa sœur, elle, lui a tendu les bras et a pressé sur les joues pâles de l'égaré ses lèvres vierges et si chaudes d'un sang qui venait du cœur!

Le père n'était plus là.

Quand on le laissa seul dans le salon paternel, salon qu'il trouva plus grand qu'autrefois, parce que plusieurs en étaient partis qui ne devaient pas revenir, l'enfant prodigue, tournant sa tête fatiguée, aperçut le grand vase chinois et Tcha-Tcha qui le regardait.

Alors, ce que la vue de sa mère, dont les cheveux étaient devenus tout blancs, ce que la vue de sa sœur qui avait grandi, sans s'appuyer à son bras, de ce salon meublé de souvenirs n'avait pas encore obtenu, Tcha-Tcha l'obtint d'un regard.

L'enfant prodigue poussa un cri déchirant, il tomba à genoux près d'elle, près de Tcha-Tcha, l'amie adorée de son enfance et il colla ses lèvres sur la froide figure blanche : « Oh! Tcha-Tcha, ma chérie, que je suis malheureux et quelles peines j'ai à te dire! Si tu savais combien j'ai souffert là-bas et le mal que m'ont fait celles pour qui je t'ai abandonnée! Tcha-Tcha, je suis vieux et je suis brisé!

« Aujourd'hui je dois me mettre à genoux pour te parler de près, à toi dont la bouche, quand j'étais petit et tout debout, était juste à la hauteur de la mienne!

« Tout est changé!

« Je les ai aimées les autres, comme je t'aimais, toi, de tout mon cœur et de toute mon âme, — dévoré que j'étais par un ardent besoin de tendresse et d'affection.

« Elles m'ont trompé, trahi, abandonné!

« Elles se sont jouées de moi! Elles ne demandaient qu'une émotion, ces dépensières de la monnaie d'amour, à qui leur donnait son cœur tout entier. L'émotion obtenue, elles ont fait comme l'artiste qui laisse l'instrument auquel il vient de faire rendre des accents divins, qui le laisse sans penser que l'âme de l'instrument vibre peut-être encore!

« Maintenant Tcha-Tcha, c'est fini, je reviens et à toi je parlerai longuement et tout bas, ainsi qu'autrefois; mais ce ne sera plus d'un riant avenir, ce sera du lamentable passé! »

Puis l'Enfant prodigue se rappela tout d'un coup ce que sa bonne Annette lui avait dit un jour : « Il n'y a rien de joli dans ce grand vase. C'est très-laid et vous n'y verriez que de vilaines choses! » Maintenant sa tête dépassait de beaucoup les bords du grand vase chinois.

Il se pencha et regarda.

Ce qu'il y vit, je le sais; c'étaient vraiment de vilaines choses, et Annette avait eu bien raison.

Au fond, gisaient quelques feuilles desséchées, des brins de mousse qui tombaient en poussière et des cadavres de fleurs. Une petite mouche égarée se cognait le front, en bourdonnant, contre les parois du vase. Elle était venue respirer le dernier soupir d'une fleur qui se mourait.

Alors, au milieu des lianes et des plantes, effleurant l'aile des oiseaux fantastiques, passant serrés sur les terrasses, le long des palais, se glissant entre les soldats, les mandarins, les dragons et les femmes, les fantômes de ses illusions mortes toutes jeunes défilèrent devant lui, et il pouvait appeler chacune par son nom!

Il vit passer les rêves dorés de son enfance avec leur cortège de fleurs, de papillons, de soleil et de gaieté.

Il recueillit un écho lointain et bien affaibli de son babil enfantin et des joyeuses romances qu'il improvisait à sa belle en robe bleue et jaune.

Et le grand vase chinois entendit l'Enfant prodigue qui disait à son vieil ami toutes ses douleurs.

Quand sa mère et sa sœur rentrèrent dans le salon, l'Enfant prodigue était assis près de la cheminée, le visage altéré, les yeux rouges, mais il était calme.

Depuis il sort peu et cause souvent avec Tcha-Tcha. Celle-ci, qui est pratique et raisonnable, lui conseille de se marier : seulement elle ne veut pas qu'il épouse une Chinoise. — Les femmes ont surtout la jalousie de clocher.

FLAVIO.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Polyeucte*. — PALAIS-ROYAL : *Un lit pour trois*, vaudeville en un acte, par M. Jules Renard; *la Sensitive*. — Concours de déclamation du Conservatoire.

J'AI appris avec plaisir que M. Dupont-Vernon avait été chargé d'un rôle important dans le *Comte Amaury*, un drame nouveau qui vient d'être mis à l'étude à la Comédie-Française. M. Dupont-Vernon s'est fait remarquer dans *Polyeucte*, qui tient, à l'heure qu'il est, l'affiche, et qui même attire du monde, ce qui me permet d'en dire quelques mots. Il ne m'avait pas été donné de revoir cette tragédie depuis Rachel et Beauvallet, qui y étaient tous deux fort remarquables, presque supérieurs à un égal degré, car, malgré la légende qui s'est faite autour de l'illustre tragédienne, il ne faudrait pas croire qu'elle ait toujours trouvé des partenaires indignes d'elle. Beauvallet, Ligier, Geffroy, sont trop oubliés aujourd'hui, et ils le sont injustement. Leurs contemporains leur ont souvent rendu justice, même à côté de leur brillante rivale; et, pour ne rappeler que *Polyeucte*, il est de la plus simple vérité de dire que les applaudissements légitimement prodigués à Beauvallet ont parfois importuné Rachel.

Rugueux, sombre, altier, Beauvallet avait tout ce qu'il faut pour représenter un fanatique du genre de Polyeucte. Il savait tour à tour contenir ou faire éclater le tonnerre de sa voix; il était tout d'une pièce, comme son rôle, et je me souviens des effets superbes auxquels il arrivait sans effort. M. Dupont-Vernon a pris le personnage par les côtés tendres, ce que je suis loin de lui reprocher; on dirait qu'il s'est souvenu que la pièce avait été lue pour la première fois aux grandes dames et aux beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet.

A côté de M. Dupont-Vernon, M. Laroche a montré quelques bonnes qualités dans le rôle de Sévère. Il a restitué ce qu'on appelle au Conservatoire la *tradition de Baron*, c'est-à-dire qu'en exprimant à Fabian ses doutes sur le paganisme, il s'est approché et lui a posé familièrement la main sur l'épaule. Il

paraît que, dans l'origine, Baron fut fortement blâmé pour ce manque de noblesse; mais Baron persista; il accentua même davantage le ton de comédie dont ce morceau lui paraissait empreint, et il réussit à faire adopter son interprétation.

M^{lle} Favart est très-bien placée dans la Pauline de Corneille, mais moins bien cependant que dans l'Esther de Racine.

C'est égal, une représentation de *Polyeucte* à notre époque est un fait intéressant. J'y ai pris un plaisir extrême, comme aurait dit La Fontaine, autant qu'on puisse prendre plaisir à une tragédie. On s'aperçoit fréquemment que le robuste Normand étouffe dans les étroites règles d'Aristote. Mais ce qui me tracasse, c'est la facilité avec laquelle, en ce temps-là, les poètes s'empruntaient des vers les uns aux autres. Voici Corneille qui, tranquillement, met dans la bouche de son héros des stances destinées à devenir immortelles et se terminant ainsi :

Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre;
Et, comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Or, le grand homme n'a pas fait autre chose que s'approprier une strophe d'une ode de Godeau, son collègue à l'Académie française :

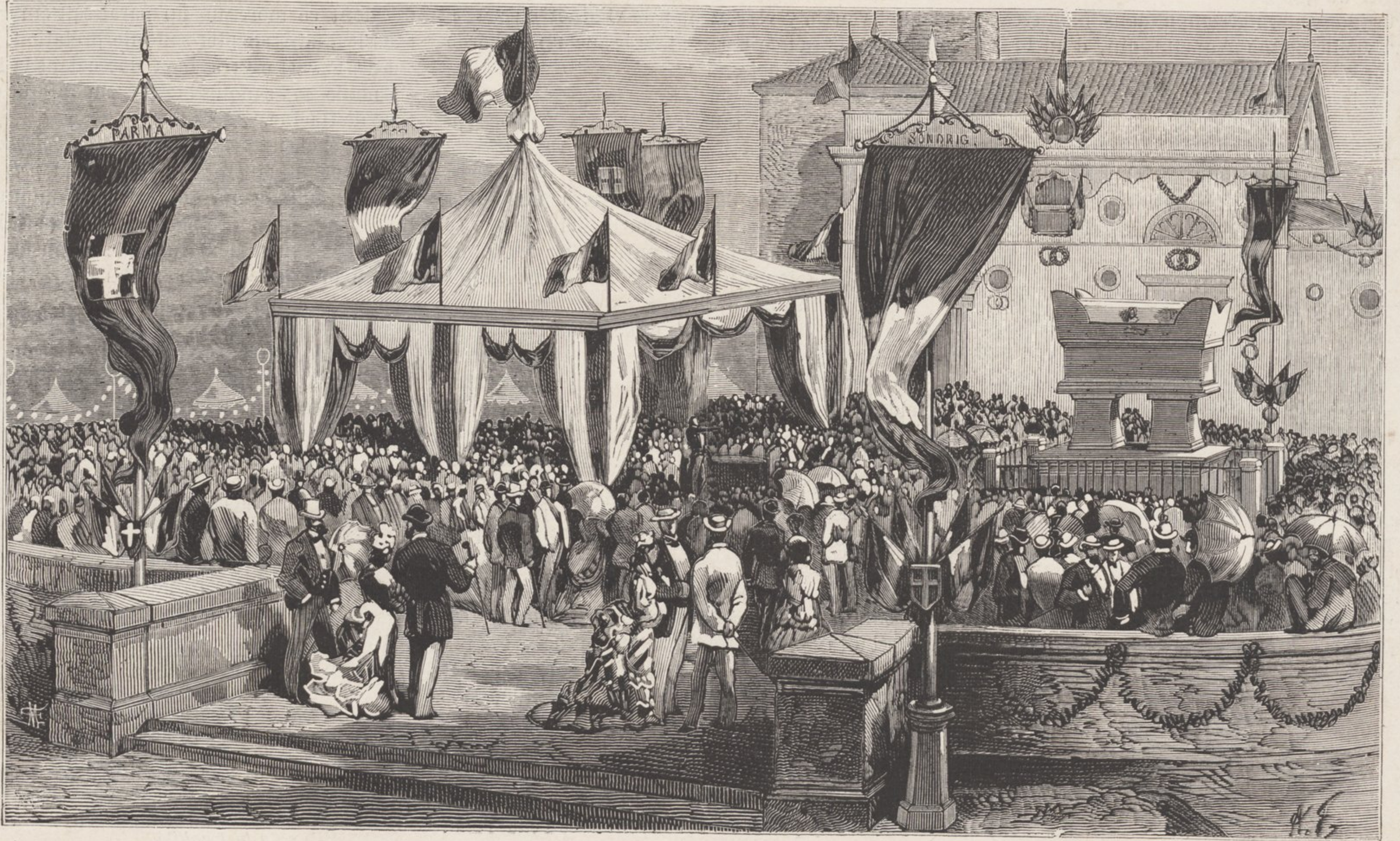
Tel on voit le destin funeste
Des ministres ambitieux,
Que souvent le courroux céleste
Donne aux monarques vicieux.
Leurs paroles sont des oracles,
Tandis que, par de faux miracles,
Ils tiennent leur siècle enchanté.
Mais leur gloire tombe par terre;
Et, comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Il me resterait encore quelques observations à faire sur *Polyeucte*; mais que le lecteur se rassure : je les ajourne à une autre chronique.

Ce *Comte Amaury* que le Théâtre-Français se dispose à monter est l'œuvre de M. Henri de Bornier, un de nos confrères en critique dramatique, et bibliothécaire à l'Arsenal. Voilà déjà de longues années que cet héroïque jeune homme est venu camper devant la maison de Molière avec ses légions d'alexandrins, et qu'il essaye d'y pénétrer par la force ou par la ruse. Ce n'est que tout dernièrement, à la faveur des chaleurs sénégalaises (style de l'Assemblée), qu'il a surpris la garnison endormie et qu'il a pu s'introduire au cœur de la place. *Le comte Amaury!* Ne semble-t-il pas à ce nom entendre comme un bruit d'armures et de cottes de mailles? Des strophes de la *Légende des siècles* se dressent toutes cuirassées dans la mémoire. — Avec M. Dupont-Vernon, on verra dans ce drame M. Maubant et M. Mounet-Sully; le premier représentera Charlemagne, *empereur à la barbe fleurie*. On y verra aussi M^{lle} Sarah Bernhardt, sans laquelle il n'y a pas de bonne fête archaïque. Heureuse chance à M. Henri de Bornier!

Le Palais-Royal est au nombre des vaillants théâtres qui ne ferment point pendant l'été; ses intrépides bouffons ont fait un pacte perpétuel avec le rire. Eux seuls ont poussé l'audace jusqu'à donner une pièce nouvelle : *Un lit pour trois*, ouvrage sans conséquence, il est vrai, imbroglio d'hôtel garni. On s'amusera toujours de voir sur la scène un homme commencer à se déshabiller, ôter habit, veste et pantalon, tirer ses bottes et demeurer en simple caleçon. Si, en outre, il se coiffe d'un triomphant bonnet de coton, l'hilarité ne connaît plus de bornes. Rappelez-vous dans ce genre le *Sourd* ou *l'Auberge pleine*, *Passé minuit*, *la Chambre à deux lits*.

En même temps que le vaudeville inoffensif de M. Jules Renard, on a repris *la Sensitive*, une des pièces-cariatides du répertoire. *La Sensitive* est la *Dame blanche* du Palais-Royal. Dans l'origine, elle n'est pas arrivée au public sans difficulté. M. Hal-lays-Dabot nous a conté cette histoire dans son livre de *la Censure dramatique* et le théâtre. « La commission d'examen, dit-il, proposa le refus de la pièce. C'était au mois de janvier 1860, aux derniers jours du ministère de M. Fould. Le ministre pensa que ce n'était point le moment d'inquiéter le théâtre pour une pièce de cette nature; il ordonna de l'autoriser. La commission insista, et elle obtint que les situations principales fussent quelque peu gazées, avant



ARQUA. — Les abords du tombeau de Pétrarque pendant le discours du poète Giosué Carducci.



PADOUE. — Inauguration de la statue de Pétrarque sur la place del Carmine, le 20 juillet.



L'ÉLECTEUR DE 21 ANS.

— Mon garçon, tu vas voter comme cela, sans savoir?
— Je ne veux pas me faire une opinion, cela pourrait m'influencer.



L'ÉLECTEUR DE 21 ANS.

— Je t'en supplie, ma petite Rosalie!... je voterai comme tu voudras!



— Trente mille tonnerres! où est le factionnaire?
— Mon général, il est allé passer son bachot!



— Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait peur! tout là-bas, je vous avais prise pour une baleine!



— Ne craignez rien, madame, tout sable le fond; vous resteriez là vingt-quatre heures sans vous blesser.



AUX BAINS DE MER.

— Vous savez! je ne tiens pas à entrer plus que ça, faut qu'on voie mon costume.



La colonne Vendôme déboulonne à son tour le citoyen Courbet.



44 DEGRÉS.

— Tu me feras fondre! dissoudre? jamais!



LA COMÈTE

— Une queue! si elle voulait donc descendre ici! Ils font donc encore de l'argent, là haut?

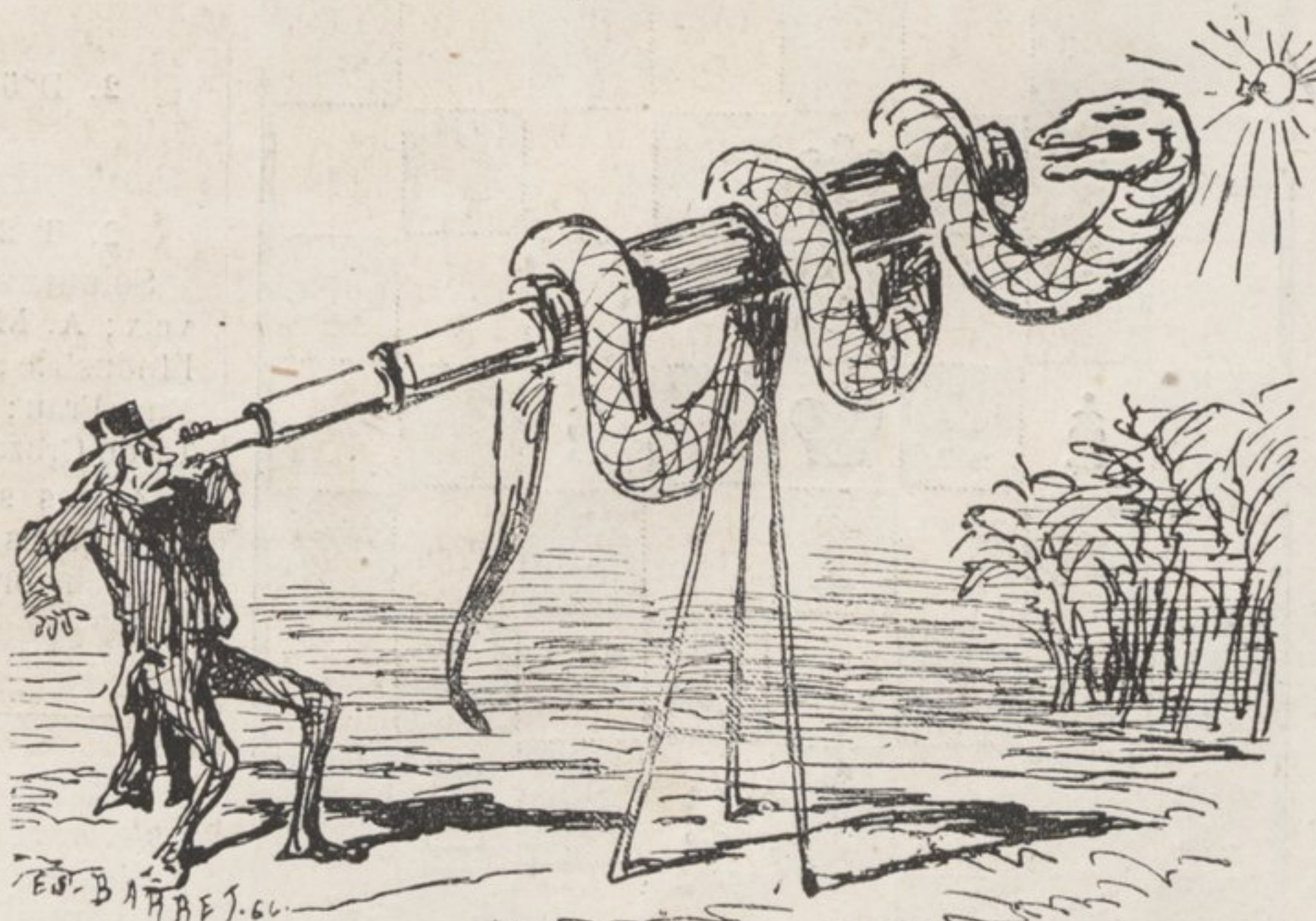


LA COMÈTE

— De quoi, là haut! un panache? j'aime pas les manières!



— Excusez! les dents de sept ans qui percent!



Savant envoyé dans l'Amérique du sud pour observer le passage de Vénus sur le Soleil.

que le Palais-Royal pût jouer *la Sensitive*. Le théâtre, pris d'inquiétude à son tour, fit refaire le second acte. La pièce, ainsi atténuée, passa; elle réussit même. Il est vrai de dire que le théâtre du Palais-Royal a un public spécial, qu'une plaisanterie un peu grasse n'effarouche pas. Des grivoiseries telles que *la Sensitive*, *le Plus heureux des trois*, *les Noces de Bouchencœur*, etc., etc., s'y produisent sans conséquences trop graves.»

Brasseur et Gil-Pérès manquent à cette reprise de *la Sensitive*. Mais est-il bien sûr que ce ne soit pas Brasseur, ce dragon au visage sang de bœuf, aux moustaches démesurées, aux gestes extravagants, au parler alsacien? Si ce n'est pas Brasseur, et si c'est bien M. Deschamps, comme on me l'a affirmé, ce dernier peut se vanter d'être le plus prodigieux Sosie qu'il soit possible de rêver. — Hyacinthe continué à faire du rôle de Prosper Bognol un des meilleurs de son emploi; il y touche par moments à la comédie.

A propos de comédie, et aussi à propos de tragédie, faut-il dire quelques mots des concours du Conservatoire? Les muses du chant et de la musique instrumentale se félicitent, dit-on, de ces concours. Il n'en est pas de même de Thalie et de Melpomène, dont les fronts attristés trahissent une vive déconvenue. Pas de premier prix pour la tragédie, ni même de deuxième! Pas de premier prix pour la comédie! — Où allons-nous? qu'allons-nous devenir? Les Oreste vont-ils manquer absolument, et les Célimène vont-elles se faire rares? Je n'ose envisager l'avenir.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

Concours de chant, d'opéra et d'opéra-comique au Conservatoire.

Nous venons de passer trois après-midi au Conservatoire à écouter les jeunes gosiers de l'année. C'est un spectacle qui revient tous les mois de juillet et dont l'intérêt ne semble pas faiblir.

D'abord, la fête du concours arrive-t-elle avec assez d'à propos au moment où la musique fait relâche presque partout, et où le dilettantisme n'écoute plus que dans le vide! La plus chétive ariette est alors la bienvenue, tombant dans les oreilles d'un public reposé.

Ce n'est, d'ailleurs, pas d'ariettes qu'il retourne. Ces matinées sont par le programme de vrais concerts de roi! Il n'est rien de trop beau dans les plus beaux répertoires pour y figurer. Les chefs-d'œuvre de la scène y sont épluchés avec soin, et on n'en dit que les pages les plus mémorables. C'est la crème d'une crème qui vous est servie!

Est-ce *Guillaume Tell* que l'on joue? on se contente de chanter le duo du premier acte, ou le trio du Grutli, ou encore la scène de la pomme. Si ce sont *les Huguenots*, vous êtes presque certain que cet opéra de dimension formidable sera réduit de beaucoup, et qu'on ne vous en donnera que la quintessence. Par exemple, vous aurez à coup sûr le duo du quatrième acte. De même pour *la Juive*, qui se composera de l'air « Rachel, quand du Seigneur... » pour *Robert-le-Diable* consistant dans le seul air de « Grâce!... » si c'est un soprano qui chante, ou dans « l'évocation des nonnes, » au cas où messire Bertram serait en scène.... Ainsi de suite pour tout le répertoire.

Ce kaléidoscope sonore ne laisse pas que de donner des sensations étranges, nouvelles tout au moins.

Mais il y a ceci à relever que les opéras favoris des séances de concours sont tout justement ceux qu'a signés M. le directeur du Conservatoire, président du jury. Les concurrents croient avancer leurs affaires en faisant cette petite flatterie à leur juge.

Du temps de M. Auber, ils ne sortaient pas de *la Muette*, du *Domino noir*, de *la Sirène*, de *Fra-Diavolo*, des *Diamants de la couronne*.... Aujourd'hui que M. Ambroise Thomas préside, ces opéras semblent un peu délaissés. On les remplace par *Hamlet*, *le Songe d'une nuit d'été*, *Mignon* et *le Caid*.

Nous ne saurions dire jusqu'à quel point ce débit à haute voix de ses œuvres complètes peut faire la joie de l'impassible président. Être là dans une loge de face, condamné à une immobilité de marbre et ne pouvoir crier pendant qu'on vous écorche; c'est évidemment un supplice.

Mais le pouvoir suprême s'expie toujours.

Les tournois vocaux du Conservatoire sont encore émouvants à d'autres titres. Ces familles attendries, inquiètes, haletantes, qui sont là à écouter leurs enfants, constitue le plus impressionnable de tous les publics.

Or, pour l'observateur attentif des phénomènes de la musique, l'assistance, c'est-à-dire l'élément passif, est toujours intéressant à étudier, et non moins curieux à suivre que l'élément actif et producteur de son qui est sur le théâtre. Ce ne serait rien que vous sentissiez la musique, si vous ne vous

rendiez pas compte de ses effets sur vos semblables dont vous touchez les coudes, et qui, en vertu de je ne sais quel magnétisme, finissent par faire passer en vous une partie de leurs sensations. Car le plaisir du dilettante n'est pas un plaisir d'égoïste, et il se double de celui qu'éprouve son voisin. Oh! le cœur n'y est pour rien! mais c'est qu'il y a, comme nous le disions, un lien invisible et involontaire qui s'établit vite entre cinq cents personnes rassemblées dans le même local.

Il y aurait pourtant bien à dire sur la façon dont les concours du Conservatoire sont organisés, point de vue matériel.

D'abord, l'heure à laquelle ils ont lieu est fort maussade. L'habitude que l'on a d'aller au spectacle le soir, fait qu'on est mal disposé à juger ces sortes d'esquisses théâtrales à la lueur pâle du jour.

Puis si la salle est excellente au point de vue de l'acoustique, on peut conclure que par cela même elle nous trompe sur la qualité des voix qu'on y produit. Le concours d'opéra devrait avoir lieu à l'Opéra, et celui d'opéra-comique à l'Opéra-Comique. Cela semble indiqué; cela est de bon sens, mais cela ne se verra jamais! — Pourquoi? — Parce qu'on n'en a pas l'habitude! — Mais si on la prenait, cette habitude? — On ne prend pas une habitude qu'on n'a pas! — Ah! alors on aime mieux se traîner dans la routine? — C'est plus commode! — En effet, je m'en doutais.

Mais passons.

Ce qui est encore une grande faute, c'est de ne pas exiger que les concurrents soient tous dans le costume de leurs rôles. L'art de porter le costume historique fait partie, en effet, des qualités requises d'un chanteur d'Opéra. L'autre jour, l'ombre du père d'Hamlet est apparue en habit noir, comme le fantôme d'un notaire assassiné, ou, à votre choix, comme le spectre d'un monsieur qui se rend au bal. La scène de la pomme de *Guillaume Tell* a été jouée aussi dans le même accoutrement. Si le public n'a pas ri, c'est qu'il n'en avait pas envie dans ce moment-là.

Il y aurait peut-être aussi moyen, avec trente francs bien employés, de garnir de tapis les corridors de la salle. Ce détail de ménage a son importance, car le bruit de pas qui se fait pendant les auditions est gênant pour tout le monde, sans même profiter à ceux qui l'occasionnent.

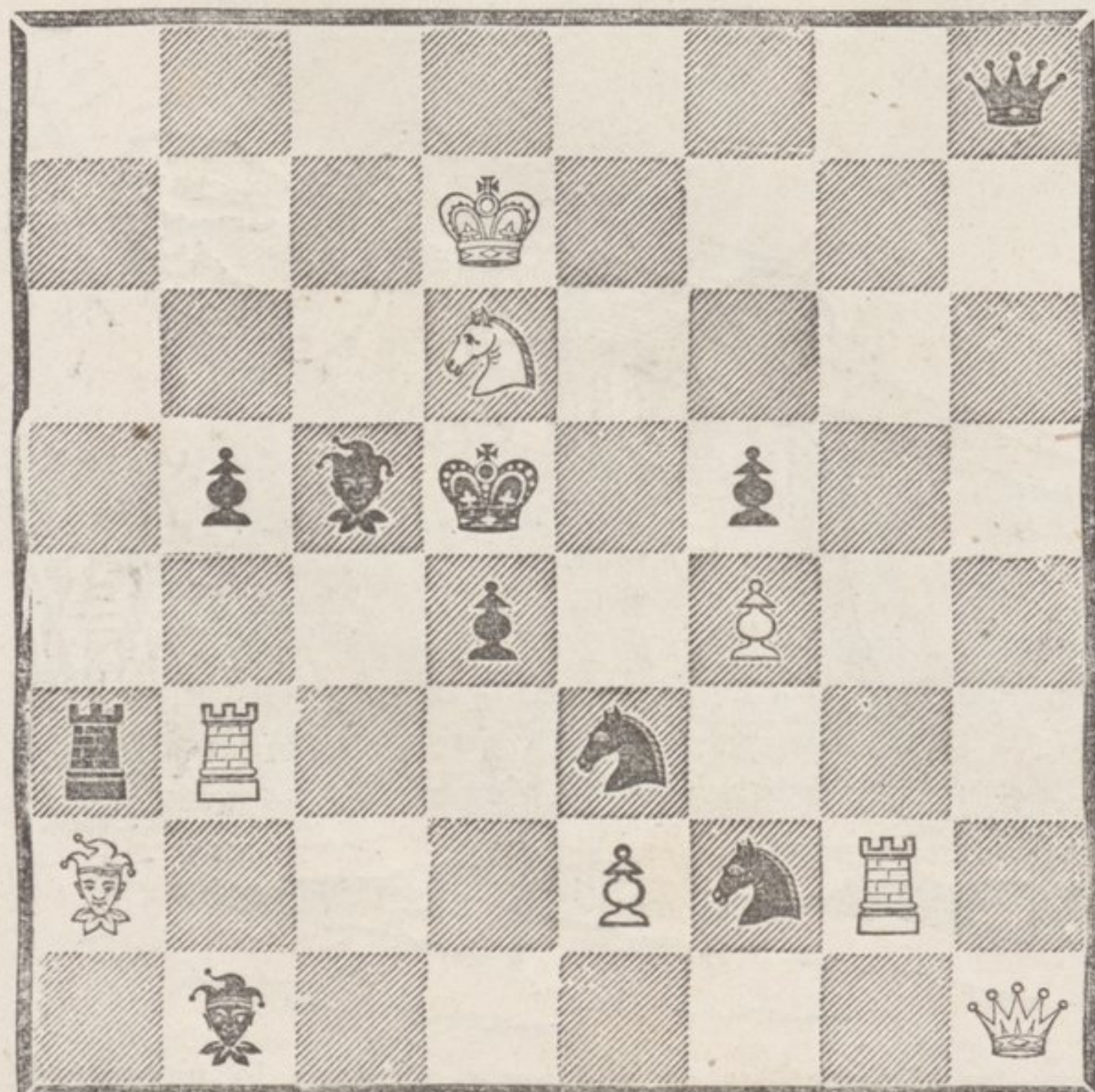
Mais n'insistons pas. Il nous faut d'ailleurs prévoir cette année un air souriant à propos des concours du Conservatoire qui ont donné des résultats meilleurs que précédemment. Depuis plus de quinze ans notre école nationale de musique dépérissait.

LES PILULES DUROY A L'EXTRAIT DE SANG

sont le meilleur des fortifiants et le meilleur des reconstituants. Remplacent tous les ferrugineux, la viande crue, le quinquina, etc. Duroy, pharm., 10, faubourg Montmartre, et toutes les pharmacies de France et de l'étranger.

CHECS

PROBLÈME N° 526
COMPOSÉ PAR M. H. BOLTON



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 524.

- | | |
|-----------------------------------|---------------------|
| 1. T 4 D, échec | 1. R pr. T (Var.) |
| 2. C 5 R | 2. R pr. CD (1) (2) |
| 3. C 6 FD | 3. ad libitum |
| 4. D 5 FR ou T 4 D, échec et mat. | |

(1)

- | | |
|-----------------|-----------------|
| 3. D 8 R, échec | 2. R pr. CR |
| 4. D 4 R mat. | 3. R ad libitum |

(2)

- | | |
|----------------------------------|---------------------|
| 3. D 5 FR | 2. P pr. C |
| 4. D 7 D ou pr. P, échec et mat. | 3. R pr. C ou F 5 R |

(A)

- | | |
|------------------------|----------|
| 2. D 5 FR, échec, etc. | 1. R 7 F |
|------------------------|----------|

(B)

- | | |
|-----------------------|----------|
| 2. T 2 C, échec, etc. | 1. R 7 R |
|-----------------------|----------|

Solutions justes : MM. L. Guinet; Ph. Jolivald; L. Rouveix; A. M. de V., à Rochefort; A. P. et H. C., café de l'Industrie; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan; Em. Frau; trois marchands de vin, de Bordeaux; Quéval; L. de Croze; le Grand café Serin, à Angers.

Autres solutions justes du problème n° 523 : MM. Em. Frau; trois marchands de vin, de Bordeaux; A. M. de V., à Rochefort; Bertins.

PAUL JOURNOUD.

VALS. — Sources : *Saint-Jean*, *Précieuse*, *Désiré*, *Rigolotte*, *Magdeleine*, *Dominique*.

Les expéditions directes se font par caisses de 24 et 50 bouteilles, aux prix de 15 et 30 fr.

Il suffit d'écrire à la *Société générale des Eaux minérales*, à Vals (Ardèche).

Détail dans toutes les villes.

Jardin d'acclimatation. Bois de Boulogne.
Entrée semaine : 4 franc. Dimanches et fêtes, 50 centimes.
Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez MM. L. AUDBOURG et Co, 10, place de la Bourse,
et dans les bureaux du journal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

A huit ans, Mozart était déjà très-grand musicien.

sensiblement. Les examens du mois de juillet, auxquels le public est convié, étaient même devenus un objet de risée. Les journaux s'épuisaient en plaisanteries sur ce grave sujet, devenu presque comique.

Mais le temps des lazzi est passé. Nous avons, pour notre compte, applaudi, comme des artistes faits, plusieurs élèves remarquables (sinon très-nombreux, du reste) que l'école nous a fait entendre. Nous citerons particulièrement M. Manoury, une voix chaude et bien timbrée, d'un tissu solide, du grave à l'aigu. Puis M. Vergnet, qui s'était déjà essayé cet hiver, en disant devant le public la partie du ténor dans *le Messie*, de Hændel, et dans *le Christophe Colomb*, de M. Félicien David. La voix de M. Vergnet s'est beaucoup améliorée depuis ce temps; le timbre en est plus franchement celui d'un ténor.

Ces deux jeunes artistes, par leur succès, ont réveillé dans les vieux murs du Conservatoire l'écho d'un temps de prospérité qui est déjà loin.

Par malheur, les demoiselles qui leur donnaient la réplique ont été jugées très-faibles. La seule élève de la classe d'opéra n'a même pas obtenu un accessit! Elle dira pour son excuse que l'émulation lui a manqué.

ALBERT DE LASALLE.

Valses en vogue? *Fraises au champagne, Lèvres de feu.*

EAU DENTIFRICE du Dr J.-V. BONN, 44, r. d. P^{os}-Ecuries.

Le parfum à la mode, celui recherché par toutes les femmes vraiment élégantes, est l'YLANGYLANG, importé par la PARFUMERIE VICTORIA, 8, rue Vivienne.

A l'Exposition de Vienne, toutes les dames recevaient une fleur parfumée de l'ylangylang, et l'introduction en Europe de ce délicieux produit, surnommé le *roi des parfums*, qui a valu à son auteur la médaille de mérite, sera certainement l'un des souvenirs les plus vivaces de l'Exposition.

Extrait d'ylangylang, 3 fr.; eau de toilette, 3 fr.; pommade, 3 fr.; savon, 2 fr.; poudre de riz, 3 fr.; cold-cream, 3 fr.

Envoi contre timbres-poste, franco, à partir de 20 fr.

L'EAU DE CACHOU DENTIFRICE a mérité et a obtenu les préférences de tous ceux qui savent soigner leur bouche, pour ne plus souffrir, et désirent conserver leurs dents. L'Eau de cachou rafraîchit et parfume l'haleine, tandis que toutes les eaux dentifrices à base d'anis échauffent et irritent la bouche et la gorge.

Sommaire de la 31^e livraison (2^e année) de la *Mosaïque*, parue cette semaine, chez tous les libraires et marchands de journaux, au prix de 15 centimes.

Artistes dramatiques français: Les souvenirs de M^{lle} Rachel (avec une gravure la représentant dans le rôle de *Phèdre*), par Édouard Thierry; autographe de M^{lle} Rachel, tiré de la collection de M. L. Sapin. — De l'emploi des fleurs et des oranges dans les portraits, par André Van Hasselt. — Prud'hon (deux gravures): 1^o *Il caresse avant de blesser*; 2^o *La Famille malheureuse*, tableaux de Prud'hon. — Les Aventures posthumes d'un saumon (suite), par Hippolyte Audeval. — Proverbes arabes. — Les âges de l'homme: *Soixante ans*, fac-simile d'une gravure de Crispian van de Passe.

Bureaux: 41, quai Voltaire, à Paris.

L.-T. PIVER * SAVON AU SUC DE LAITUE.

L. ROUVENAT et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville, Paris.

ENTREPOT GÉNÉRAL de foulards et cachemires de l'Inde p^r robes et costumes. A la MALLE DES INDES, 24 et 26, passage Veau.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

A VENDRE, même sur une enchère, en la chambre des not. de Paris, le 8 septembre 1874, GRAND TERRAIN DE 970 m. 50 c. AVEC ATELIERS, N^o 59, R. ROCHECHOUART, et N^o 10, R. TURGOT. Mise à prix: 230,000 fr.
S'ad. à M^e PÉAN DE ST-GILLES, not., 2, r. de Choiseul.

Librairie HACHETTE ET C^o, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris, — chez tous les libraires et dans les gares.

GUIDES JOANNE

GRANDS GUIDES

In-18 jésus élégamment cartonnés avec cartes et plans

FRANCE

I. Paris illustré	12 fr.	V. Loire et Centre.	12 »
II. Environs de Paris illustrés	9 »	VI. Pyrénées	12 »
III. Bourgogne, Franche-Comté, Savoie.	8 »	VII. Bretagne	10 »
IV. Auvergne, Dauphiné, Provence	10 »	VIII. Normandie	10 »
		IX. Nord	8 »
		X. Vosges et Ardennes	11 »

Guide du Voyageur en France, par RICHARD	12 »
Dauphiné, la Drôme, les Alpes et le Viso	5 »
Plombières, par LHERITIER et LEMOINE	4 50
Versailles, par A. JOANNE	3 »
Fontainebleau, par A. JOANNE	3 »
Nouveau plan de Paris	2 50
Pau	3 10
Villes d'hiver de la Méditerranée, par E. RECLUS	7 »
Algérie, par PIESSE	12 »

ÉTRANGER

Allemagne du Nord, par A. JOANNE	12 »
Bords du Rhin illustrés, par LE MÊME	7 »
Trains de plaisir des bords du Rhin	4 »
Grande-Bretagne, par A. ESQUIROS	16 »
Écosse, par A. JOANNE	7 50
Londres, par Elisée RECLUS	12 »
Belgique, par J. A. DU PAYS	8 »
Hollande, par LE MÊME	6 »
Espagne et Portugal, par GERMOND DE LAVIGNE	18 »
Italie et Sicile, par J. A. DU PAYS (Nord et Sud), 2 vol., qui se vendent séparément	12 »
Europe, par A. JOANNE	22 »
Orient, 1 ^{re} partie (Grèce et Turquie d'Europe), par A. JOANNE, et E. ISAMBERT, br. 22 fr.; cart.	25 »
Suisse, par A. JOANNE	12 »

ITINÉRAIRES ILLUSTRÉS DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS
30 vol., de 1 à 9 fr.

GUIDES DIAMANT

In-32 élégamment cartonnés avec cartes et plans

FRANCE

France, par A. JOANNE	6 fr.
Paris-Diamant, par A. JOANNE	2 50
Le même, en anglais, — en allemand, — en espagnol	3 »
Normandie, par LE MÊME	4 »
Bretagne, —	3 »
Pyrénées, —	3 »
Vosges et Ardennes	3 »
Dauphiné et Savoie, par LE MÊME	5 »
Bordeaux, Arcachon, Royan, par LE MÊME	2 50
Trouville et les bains de mer du Calvados, par LE MÊME	3 »
Dieppe et le Tréport, par LE MÊME	2 50
Le Havre, Étretat, Fécamp, par LE MÊME	3 »
Lyon et ses environs, par LE MÊME	3 »
Marseille et ses environs, par A. SAUREL	3 »
Vichy, par L. PIESSE	2 50
Le Mont Dore, par L. PIESSE	3 »
Biarritz et autour de Biarritz, par G. DE LAVIGNE	2 50
Hyères et Toulon, par A. JOANNE	2 50
Nice, Cannes, Monaco, Menton, par Elisée RECLUS	2 50

ÉTRANGER

Bade et la Forêt Noire, par A. JOANNE	3 fr.
Belgique et Hollande	5 »
Espagne et Portugal, par G. DE LAVIGNE	4 »
Italie et Sicile, par A.-J. DU PAYS	4 »
Londres et ses environs	5 »
Rome, par A.-J. DU PAYS, avec grand plan	5 »
Spa et ses environs, par A. JOANNE	2 50
Suisse, par Adolphe et Paul JOANNE	4 »

GUIDES DIAMANT DE LA CONVERSATION

Depuis le 1^{er} juillet, les bureaux de L'AVENIR MILITAIRE

JOURNAL DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER et de

L'ARMÉE TERRITORIALE

Paraissant les 1^{er}, 6, 11, 16, 21, 26 de chaque mois

Sont transférés 13, quai Voltaire, à Paris

Adresser toutes les communications concernant l'administration et la rédaction à l'adresse ci-dessus.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Un an 17 fr. — Six mois 8 fr. 50.

Un numéro : 25 centimes.

SACHET SYMPATHIQUE préserve le linge et la fourrure des vers qui les attaquent. Il parfume meubles, mouchoirs, etc. Expédié 7^o. 3 fr. en t.-p. Parfumerie anonyme de Paris, 51, rue Richer.
SAVON DE NEIGE produit sympathique pour blanchir et velouter la peau. 2 fr. franco.



LA MALLE-GLACIÈRE

dont on garantit la réussite pour produire de la glace en cas de maladie, ou des glaces pour soirées, — APPAREIL COMPLET pouvant même, sans aucune difficulté ni danger, donner une carafe glacée en 5 m. et avec une dépense de 3 c. — GLACIÈRES de toutes grandeurs depuis 13 f. Expériences à la volonté des acheteurs.

J. B. TOSELLI, 213, rue Lafayette, à Paris.



RÉUSSITE GARANTIE

GLACIÈRE A BASCULE

600 gr. de glace, crèmes, sorbets, champ. et carafes frappées.
Penant, rue Vivienne, 20.

MARIAGES RICHES 44, rue Maubeuge, Paris, 1 h. à 5 h. Vve GUYOT.

THÉ de l'EXPOSITION si renommé, 6 fr. la boîte. 18, r. du Quatre-Septembre.

OFFICE INTERN. DES PAQUETS-EXPRESS. 35 BIS, R. TRÉVISE, PARIS
FRANCS 1/2 net pour port de colis de 0 à KIL.
3 DE PARIS A TOUTES les villes D'ALLEMAGNE 5
Payement intégral des remboursements.
EXPÉDITIONS POUR RUSSIE, ROUMANIE, AUTRICHE

NÉURALGIES guérison immédiate par les pilules antinéuralgiques du Dr Cronier, 3 fr. la boîte. Pharm. Levasseur, 23, rue de la Monnaie. Paris.

ASTHMES guéris par les TUBES LEVASSEUR

FRÈRES MAHON Depuis 1806 rue des VOSGES, 2
Traitement des maladies des cheveux, dartre, eczéma, pellicule. Méthode qui nous a valu 500,000 f. des Hôp. de Paris. Paris. Consult., 1 h. à 3 h. Traitement par correspondance.

ANGLAIS COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES HAMILTON, 8, rue Chabanaus.

AUX ASTHMATIQUES 30,000 cures par la potion de M. AUBREY, médecin-pharmacien, à la Ferté-Vidame (Eure-et-Loir); notice 40 c.

BACCALURÉATS INSTITUTION GENILLER, 23, rue Monsieur-le-Prince.

VELOUTINE VIARD
PERFECTIONNÉE

2, place du Palais-Royal, PARIS.
et dans les meilleures maisons
La 1/2 boîte, 3 fr. 50. La boîte, 6 fr. La double boîte, 10 fr.

PROPRIÉTÉ A PARIS

Étude de M^e POSTEL-DUBOIS, avoué à Paris, 33, rue Neuve-des-Petits-Champs.
VENTE sur mise à prix baissée
En l'audience des criées du tribunal civil de la Seine, au Palais de Justice de Paris,
Le mercredi 12 août 1874,
D'une PROPRIÉTÉ sise à PARIS, rue du ROCHER, n^o 28 (8^e arrondissement), occupée autrefois par l'institution Carré-Demaillé.
Contenance : 1,180 mètres environ.
Mise à prix : 160,000 fr.

Pour les renseignements, s'adresser à :
1^o M^e Postel-Dubois, avoué poursuivant;
2^o M^e Schelcher, notaire, 18, rue Le Peletier;
3^o M^e Marion, architecte, 54, rue du Château-d'Eau;
4^o Et sur les lieux, au concierge.

IMMEUBLES A PARIS, A NOGENT-S.-MARNE et à LA VARENNE-S.-HILAIRE.

VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le 19 août 1874, à deux heures :
1^o D'une MAISON sise à PARIS, rue SCHOMER, n^o 21 (14^e arrondissement). — Mise à prix : 35,000 fr.
2^o D'une MAISON avec JARDIN sise à NOGENT-SUR-MARNE. — Mise à prix : 5,000 fr.
3^o D'un TERRAIN, d'une contenance superficielle de 800 m², sis même commune. — Mise à prix : 1,000 fr.
4^o D'un TERRAIN, de la contenance totale de 1,500 m², sis à LA VARENNE-S.-HILAIRE, commune de SAINT-MAUR-LES-FOSSÉS. — Mise à prix : 400 fr.

S'adresser à :
M^e Parmentier, avoué poursuivant, rue d'Hauteville, n^o 1; Mes Chagnat, Carlet, Bourse, Din t, avoués; Mes Lefebvre de Saint-Maur et Aveline, notaires à Paris.

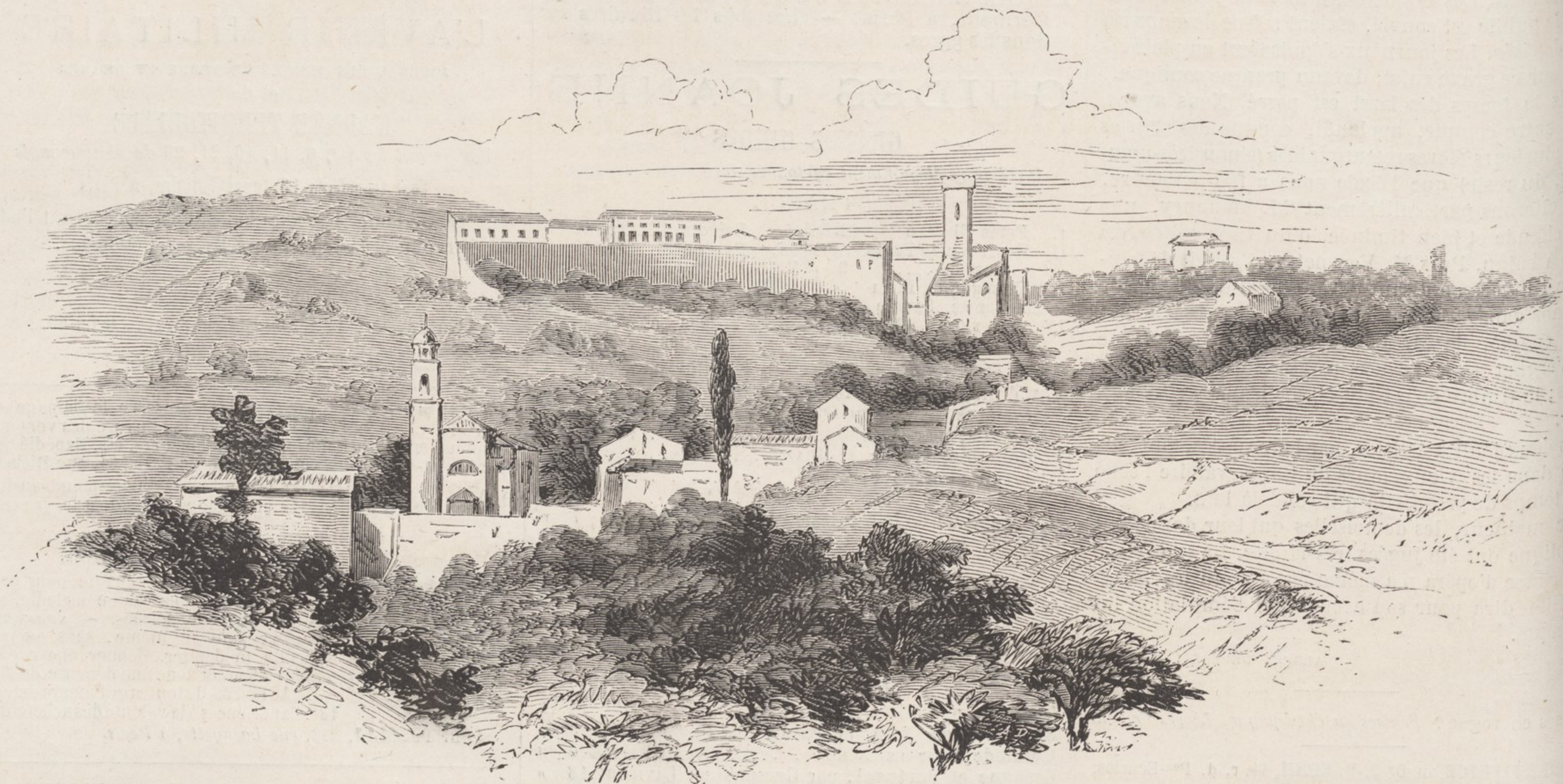
Étude de M^e ROUSSEAU, avoué à Paris, 10, rue de la Paix, successeur de M^e Paul Dauphin.

VENTE aux criées de la Seine, le mercredi 5 août 1874, à deux heures de relevée,
En deux lots, de

1^o MAISON N^o 2^o, AVENUE UNE MAISON LOWENDALL, A PARIS
Revenu net : 1,400 fr.
Mise à prix : 25,000 fr.

2^o MAISON A LA VARENNE-SAINT-MAUR. — SAINT-MAUR. — Mise à prix : 15,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements :
Audit M^e Rousseau, avoué;
Et à M^e Aubron, notaire à Paris.



Vue générale d'Arqua (Italie), où est mort Pétrarque. — (D'après le croquis de M. Stella.)



La maison où est mort Pétrarque, à Arqua (Italie). — (D'après le croquis de M. Stella.)

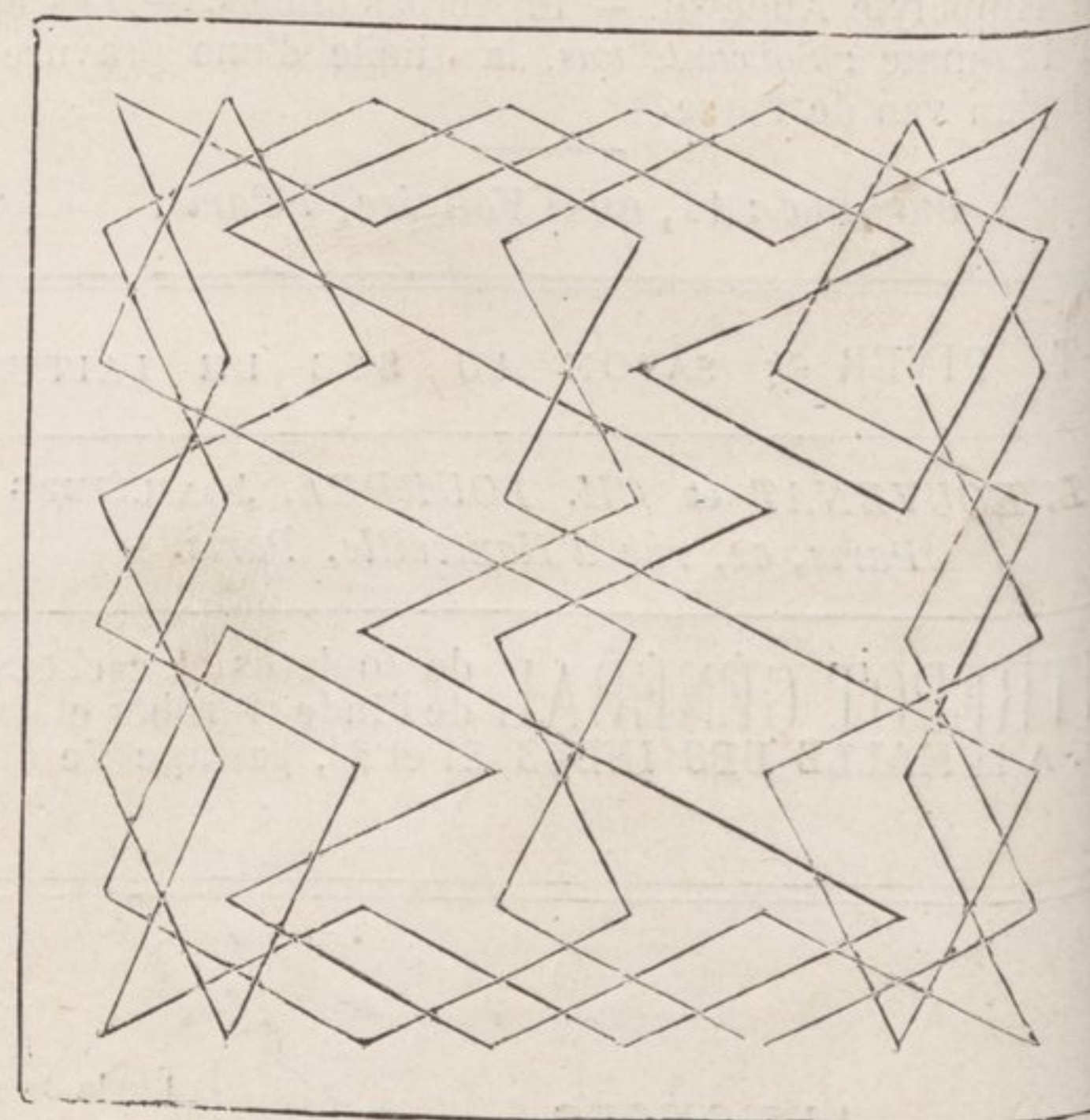
Diabole de Voltaire! Il avait le génie de l'esprit, et il n'a pas su découvrir au milieu des feuillets du tome II de l'*Histoire des Gaules amoureuses*, de Bussy-Rabutin, faisant partie de la bibliothèque que lui avait léguée Ninon de Lenclos, la fameuse recette employée par cette grande coquette pour conserver perpétuellement sa jeunesse et sa beauté.

Un peu d'eau contre les rides n'aurait pourtant pas nui à ce vieux sacripant édenté dont le ciseau d'Hou-

don a si bien reproduit la laide grimace, visible chaque jour au Théâtre-Français. Toujours est-il que le docteur Leconte a retrouvé le précieux volume et la recette de Ninon de Lenclos. Plus de rides, plus de teint bistré, plus de vieilles femmes; les actes de l'état civil ne prouvent plus rien. Il ne doit plus y avoir que de jeunes et frais visages. Mères et filles sont sœurs jumelles de par la véritable eau de Ninon. — Paris, 31, rue du Quatre-Septembre.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME SYLLABIQUE

Solutions justes : MM. Ph. Jolivald; L. Vignand; un volontaire d'un an, café Bardier; A. Tuniot; le cercle de l'Union, à Langon; Sabel; H. Kalbfleisch; J. Gonsseume; M^{me} Eugénie Mérard; F. de Flore; Ch. Bayle; E. Prévost; le comte de B., château de Monjez; le café Roulet, à Saint-Vallier; A. C., à Montrouge; Chaudot; le grand café Serin à Angers; P. B., café Morel, à Lyon; Iceet; Pascal Charrier; G. Remy; L. Bertrand; Lucot; L. de Croze; A. grand; J. X. Harmony; G. Dufraisse; Juno, café Nenièvre, à Forcalquier; Noël; E. Decotigny; A. Godillart et Ch. Plasse; cercle de la Philologie, à Périgueux; cercle littéraire de Doué; café de Nantes; L. Péraux; E. Loubatier, café Courtin, à Châteauroux; Delaval, café des Terreaux, à Lyon; E. Le Danois; Genella; A. B., café Frezier, à Longwy; C. André et P. Monbounoux; Metund; Van den Plottlabonn, Grand-Café, à Chambéry; café du Commerce, au Mans; A. T., à Alençon; cercle des Orphéonistes valenciennois; J. de Castellane; E. Pourcin; G. Dénigès; C. Girard; G. Lebègue; Gustave, café du Lion-d'Or, à Rambouillet; P. Canard; H. Engler, grand café du Delta; café Cortedas, à Marseille; Nancy Collet, à Genève; F. A.; A. Hamon; E. Drivon; Blondel; A. Bardy; A. Roger; Franchemi; M^{lle} M. A. Klein; M^{me} Mathieu Brylinski; café Guasnauld, à Angers; E. Julien; Jocelyn; A. Simon, café de la Rivière Gauche; Bouzinac de la Bastide; un abonné, café de la Couronne, à Saintes; Pasvarret.



CHARADE

De mon premier la longueur insolite
Chez la girafe étonne le regard.
Quand mon second bat le sein d'Amphitrite,
Le vaisseau tourne et dérive au hasard.
A son repos mon tout, pêcheur, t'invie :
Pour bien finir il n'est jamais trop tard.

COUVENT

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.